

comme des vieillards et n'élèvent la voix que pour crier :

—J'ai faim !

Sur la malle délabrée un homme aux cheveux blancs se balançait d'une façon machinale. Il tenait ses doigts osseux posés sur la traverse de son siège, et sa tête, son torse, exécutaient un mouvement de pendule régulier. Quand il parlait, sa voix était scurde, et l'on eut dit qu'il redoutait d'être entendu. C'était désormais un pauvre être, ne conservant plus la puissance de la pensée et la force de vouloir. Le chagrin l'avait pris et broyé, laissant une ombre, un débris, à la place d'une créature vivante, agissante, capable d'amour et de dévouement.

La jeune fille quitta sa chaise et se rapprocha de la lucarne ; elle pouvait travailler debout pendant quelques instants encore, mais dans un quart d'heure la pauvre créature ne pourrait plus, ni enfiler son aiguille, ni suivre la ligne de sa piqûre.

Sa mère allait et venait dans la chambre, trompant par le mouvement la maladie, la douleur morale et la faim.

Cinq heures sonnèrent à l'église Saint-Sulpice.

Au même instant, la neige commença à tomber.

Cette fois, en dépit de son courage, la jeune fille dut abandonner son travail.

Elle le posa sur la table, éleva ses bras grêles au-dessus de sa tête pour les détirer et resta un moment ainsi, la tête renversée, le regard perdu.

—Les petits ont faim, dit la mère.

La fillette roula son ouvrage dans un morceau de percaline, puis elle sortit sans répondre.

Sur les épaules elle n'avait rien qu'une méchante robe d'indienne à fleurs ; ses bas de coton bleu ne pouvaient guère la garantir du froid, car ses souliers raccommodés grossièrement à l'aide d'une ficelle laissaient entrer l'eau de tous les côtés.

Rien ne dissimulait aux regards la difformité de la petite malheureuse. Une double bosse gonflait sa robe mal coupée ; la seule beauté qu'elle gardait était une magnifique chevelure blonde dont la lourde natte s'enroulait autour de son front, et de grands yeux humides au fond desquels la honte s'unissait à l'expression d'une souffrance résignée.

La pauvre créature, en voyant tomber la neige à travers la lucarne du grenier, n'avait pu se doter de la violence de la tourmente. Quand elle se trouva dans la rue, les tourbillons blancs volaient avec une rapidité fantastique, pressés, lourds, étouffants.

Elle se recula dans l'allée, se demandant si elle ne pouvait pas attendre un peu que le froid devint moins terrible et la neige moins épaisse,

mais elle se souvint de la parole de la mère : —« Les enfants ont faim » et elle se hasarda à travers les rues.

Elle devait marcher longtemps le visage fouetté par la neige, sa misérable robe collée sur son dos contrefait. Les semelles de ses souliers déchirés menaçaient à chaque instant d'abandonner ses pieds déjà las. Elle allait, elle courait presque, à la fois haletante et glacée. Son cœur bondissait dans sa poitrine, son front brûlait, et cependant la neige était froide, si froide !

Plus d'un passant se retourna pour voir cette enfant que rien ne protégeait contre la froidure ; le premier mouvement était celui de la compassion, mais à cette compassion succédait le sourire. Cet être, mal bâti, sans forme et sans grâce, semblait tellement hideux que la pitié s'éteignait dans les âmes un moment attendries.

La petite fille marchait plus lentement ; ses forces s'épuisaient ; elle commençait à trembler, et la fièvre marbrait son front blêmi. Il fallait continuer sa route, cependant : dans le grenier, le père, la mère, les enfants, attendaient son retour.

Les passants la condoyaient sans pitié ; elle glissa sur le trottoir et faillit rouler dans la boue, car la neige piétinée devenait vite noire et fangeuse.

Enfin, elle entra dans une rue brillante, éclairée, s'arrêta devant une boutique, en tourna le bouton de cristal et entra.

C'était un ravissant magasin de lingerie situé rue de la Chaussée-d'Antin. Un de ces magasins où l'on expose des trousseaux princiers, où se vendent les merveilles de la broderie et les chefs-d'œuvre des dentellières. On y respirait un air tiède, saturé de parfums légers. Les sachets de satin mêlés aux mousselines, aux dentelles, aux batistes, aux cravates de point, aux matines de foulard souple, imprégnaient l'air de leurs discrets arômes. Plusieurs jeunes filles en élégantes robes de soie noire, portant comme échantillon à leur col et dans leurs cheveux des cravates et des nœuds inédits, s'occupaient avec une grâce nonchalante.

Les unes roulaient les coupons de Malines et de Valenciennes, les autres serraient dans des cartons des bonnets de linge chiffonnés avec une grâce exquise, les fichus de batiste portant une fleur en agraphe. La plus robuste enlevait de l'énorme vitrine des draps brodés de larges guirlandes, et portant au milieu d'un écusson des chiffres énormes. Chaque objet de ce trousseau était noué de rubans d'un bleu pâle. Une petite blonde lisait ses cheveux devant une glace, et la plus sérieuse des jeunes filles écrivait posément sur un grand registre.

La maîtresse du magasin assise dans un magnifique fauteuil, un vase de céladon plein de